

LE COMBAT PERDU D'HARRIET BEECHER-STOWE, PREMIERE FEMME ECRIVAIN ABOLITIONNISTE : DU SUCCES A L'OUBLI

Anne GARRAIT-BOURRIER
UNIVERSITE BLAISE PASCAL, CELIS

Il est dans la littérature et la culture nord-américaine, une histoire singulière. Celle d'un livre – *La Case de l'Oncle Tom* – dont le titre a traversé les siècles, les univers et les lectorats sans jamais subir les outrages du temps, et celle de son auteure, Harriet Beecher-Stowe, femme blanche rebelle dans l'Amérique conformiste du XIXe siècle. De son nom à elle, il ne reste aujourd'hui qu'un vague souvenir dans la mémoire collective américaine. Et pourtant, c'est bien elle qui écrivit, publia et revendiqua haut et fort la maternité d'un ouvrage qui dès sa sortie fut l'objet de critiques très violentes de la part des sudistes esclavagistes, bien entendu, mais également de certains abolitionnistes eux-mêmes : « peu de légitimité pour parler au nom des Noirs, absence de fondements biographiques, récits d'esclaves plagiés, idées reçues, manichéisme »; tout lui fut plus ou moins ouvertement reproché...tout, sauf ce qui en fit sans doute à l'époque un récit douteux et difficilement acceptable pour les tenants du monde littéraire et les idéologues abolitionnistes, c'est-à-dire le fait même qu'il fût un succès alors qu'il était écrit par une femme, dont la place était auprès de ses enfants, et non pas au cœur de la sphère politique.

« C'est donc vous la petite dame qui a écrit le livre qui est à l'origine de cette grande guerre » (FOX-GENOVESE, 1990 : 390) Ce jugement étonné et étonnant émane du Président Abraham Lincoln, qui reçut Harriet Beecher-Stowe à la maison Blanche en 1852. Il illustre l'impact énorme qu'eut cet ouvrage - largement plagié et imité dès les premiers mois de sa publication - sur un public américain en quête de repères. La grande subtilité de l'analyse sociologique du phénomène esclavagiste menée par Harriet Beecher-Stowe, fille d'un professeur en théologie du Massachusetts, est de ne pas faire porter la responsabilité morale de l'esclavage sur une partie de l'Amérique mais sur un système économique, dont Sud et le Nord sont alors également dépendants. C'est exactement ce que les Américains des années 1850, entrés dans la dynamique de la *destinée manifeste* et conscients de voir se développer l'esclavage à l'Ouest, avaient besoin de lire. Sa grande nouveauté fut également de donner la parole aux Noirs et aux femmes, et de le faire par le truchement d'une voix auctoriale féminine, à bien des égards, féministe.

Harriet Beecher-Stowe, femme moderne et très observatrice, sut jouer de la culpabilité américaine face à l'emprise que le commerce avait – déjà à cette époque - sur la liberté humaine et la décadence morale que cette hégémonie d'une logique productiviste pouvait avoir sur les Noirs et sur les Blancs. Tout en critiquant l'esclavage et ses atteintes à la dignité humaine à travers l'histoire douloureuse des esclaves George et Eliza Harris et de leur ami Tom, Stowe permettait à des Américains esclavagistes de se dire qu'ils étaient eux aussi victimes d'un système qu'ils méprisaient.

Le combat abolitionniste et la réaction du Sud : une affaire d'hommes

Il est important, pour mieux saisir le poids anticonformiste de cet ouvrage, de connaître le contexte dans lequel il fut publié.

Dès le début des années trente, ce qui correspond à l'ère *Jacksonienne*, principalement dans le Nord mais également dans quelques enclaves *quakers* du Sud, des abolitionnistes

actifs firent entendre leur voix. Les moyens de communication qu'adoptèrent d'emblée les abolitionnistes furent la presse écrite, alors en pleine expansion, et les réunions publiques. Alors que les Noirs libres, abolitionnistes militants, agissaient souterrainement pour aider les esclaves à fuir vers le Nord, les abolitionnistes blancs entreprenaient de convaincre le peuple. L'opinion semblait par ailleurs être sensibilisée à ces arguments par un autre discours dominant qui traversait les églises depuis quelques années, correspondant au Second Réveil religieux de l'Amérique. Parmi les prêcheurs évangélistes de ce second réveil diffusant les théories de discipline et de responsabilité individuelle proches du transcendantalisme, on trouve en particulier Lyman Beecher, père d'Harriet Beecher Stowe. C'est donc dans cette tradition littéraire et religieuse que fut élevée l'écrivain. Les "revivalistes" de la deuxième heure développèrent tout d'abord l'entraide, l'humanitaire et le social, avant de se concentrer dès les années 1830 sur la situation des Noirs. C'est un Noir libre de Caroline du Nord installé à Boston qui, en 1829, lança l'offensive abolitionniste, médusant l'opinion publique par la violence de ses propos tout comme l'action meurtrière de l'esclave Nat Turner en 1831 avait tétanisé les Américains en les mettant face à l'inhumanité que pouvait engendrer l'esclavage. David Walker fut en effet le premier noir à utiliser à dessein l'écrit pour faire part de sa haine de *l'institution*: il écrivit un essai destiné aux Noirs d'Amérique afin de les pousser à se rebeller¹. Après lui, les écrits des abolitionnistes blancs adoptèrent un ton plus diplomatique, un contenu moins violent. La peur de la violence et la menace d'une insurrection des Noirs s'installa partout sur le territoire américain.

Le débat abolitionniste : un débat masculin porté par une voix d'homme, Garrison

William Lloyd Garrison est le meilleur exemple d'abolitionniste actif non violent à avoir laissé une trace dans l'histoire américaine. Il incarne la voix abolitionniste par excellence, celle qui étouffera toutes les autres, y compris la voix de Beecher Stowe. Parti vivre à Boston, il y rencontra et apprécia les prêcheurs de la nouvelle Eglise *revivaliste*, dont Lyman Beecher, père de l'écrivain. Mais Garrison, lui, était plus radical. Il considérait qu'en bon chrétien, on ne pouvait continuer à accepter l'immoralité de l'esclavage un seul instant: "L'esclavage est un monstre qui doit être traité comme tel - chassé avec bravoure et exterminé d'un coup"². Il crée en 1831 son propre journal, *The Liberator* (Le Libérateur), et mène à Boston son propre combat: amener à la suppression immédiate de l'esclavage sans compensation pour les propriétaires, "Je serai aussi dur que l'est la vérité et aussi intransigeant que l'est la justice... Je ne tergiverserai pas... Je n'excuserai pas... Je ne reculerai pas d'un iota... ET JE SERAI ENTENDU"³. Les propos de Garrison, les révoltes et insurrections d'esclaves, firent une assez mauvaise réputation aux abolitionnistes qui passèrent pour des agitateurs troublant l'ordre public. Le sénat de Géorgie offrit même une récompense de 1 000 dollars pour l'arrestation de Garrison, qui n'en était pas à une arrestation près puisqu'il avait déjà fait de la prison pour avoir offensé un négrier de la bonne société de Nouvelle-Angleterre, Francis Todd. Pendant trente ans Garrison, à coup d'articles et de pamphlets, dénonça les abus et les injustices de l'esclavage, la médiocrité et la mesquinerie de ses citoyens, prônant une politique de non-violence parfois en contradiction avec ses propres propos. Le 4 juillet 1854, il brûla un exemplaire de la Constitution en criant haut et fort: "Ainsi périclète avec la tyrannie une longue série de compromis!"(cf. note de bas de page 3)

1 Walker's Appeal in Four Articles Together with a Preamble to the Colored Citizens of the World But in Particular and very Expressly to those of the United States, Boston, 1829 in From Freedom to Slavery (FRANKLIN, 204: 210) NB: toutes les citations extraites d'ouvrages anglo-saxons sont traduites en français par l'auteur du présent article.

2 Garrison, The Genius, 9 Octobre 1829 in William Lloyd Garrison, 1805-1879 (PHILLIPS, 1889: 379)

3 Extrait du journal The Liberator in Firsthand America, (FOX-GENOVESE, 1990: 360).

Mais Garrison était-il vraiment prêt à ce que d'autres que lui agissent, était-il vraiment prêt à faire le constat qu'une femme avait su trouver les bons leviers pour faire réagir les Américains, qu'il semblait tétaniser par ses appels au réveil ? Les propos qu'il tiendra sur *la Case de l'Oncle Tom* dès sa sortie semblent indiquer que « non ». Les arguments défendus par les militants abolitionnistes étaient essentiellement chrétiens. Or, l'image qu'allait développer *La Case* d'un lien d'intimité, voire de fraternité, possible entre maîtres et esclaves, allait à l'encontre de cette conviction là et ébranla le camp abolitionniste chrétien auquel appartenait Garrison. Mais plus le temps passait, plus les abolitionnistes noirs agissaient souterrainement, plus les révoltes avaient lieu dans les plantations et sur les bateaux négriers, et moins la théorie garrisonienne de la non-violence associée à des propos qui eux, étaient très radicaux, devenait crédible. Dans l'opinion publique, les abolitionnistes étaient suspectés d'être des anarchistes. (FRANKLIN, 2004 : 216) A dix ans de la guerre de Sécession, le mouvement s'essouffait et ne trouvait plus vraiment d'écho dans le public, même dans le Nord. *La case de L'oncle Tom* offrit un nouveau souffle à l'Amérique abolitionniste.

La recension que fait Garrison de la première édition du roman, en mars 1852, est globalement favorable même s'il semble souligner assez ironiquement une certaine forme de sensiblerie dans cette approche féminine de l'esclavage. Il écrit:

Nous confessons avoir eu les yeux humides plus d'une fois, que notre cœur est devenu aussi liquide que de l'eau, que chacun de nos nerfs s'est mis à trembler à la lecture des incidents et des scènes décrites dans le livre avec autant de réalisme [...]. (PHILLIPS, 1889 : 363)

Ces mots en disent long en effet sur le regard qui est alors porté sur le succès engendré par l'ouvrage. Sert-il la cause ou juste son auteure ? Même si Garrison prône l'égalité de principe entre hommes et femmes, même s'il brûla publiquement la constitution américaine car elle était un document pro-esclavagiste, le succès commercial de *La Case*, semble rendre suspect le projet même de son auteure.

Harriet Beecher-Stowe a bien conscience qu'il semble exister plusieurs « églises » abolitionnistes. En 1853, observant de près les tensions et les oppositions entre Garrison et Frederik Douglass, ancien esclave affranchi devenu abolitionniste agissant, elle prend la plume pour exprimer à Garrison son incompréhension et sa désapprobation face à son attitude :

Mais où va donc s'arrêter ce travail d'excommunication? N'y aurait-il donc qu'une seule vraie église anti-esclavage et tous les autres seraient des infidèles ? Et qui donc déclare qui est quoi ? Je m'oppose à cela tout comme je m'oppose à l'esclavage, car je pense que c'est injuste. [...] J'ai la faiblesse de croire que vous vous raisonnerez et que changerez bientôt d'avis et que ce que vous rejetez aujourd'hui comme étant sans valeur, vous apparaîtra alors comme étant un trésor. (FONER, 1950 : 234)

De quoi, de qui Stowe parle-t-elle vraiment dans cette lettre ? Du témoignage de Douglass, que Garrison rejette en effet, ou bien de son roman à elle qu'il ne semble guère apprécier ?

Garrison n'écouta pas Stowe et il resta définitivement brouillé avec Douglass... comme si décidément la parole de cette femme le dérangeait.

Naissance de l'ouvrage

Ce que les abolitionnistes blancs et chrétiens ne semblent pas avoir perçu en effet au début des années 50, c'est le besoin d'un discours autre que le discours radical et violent de Garrison ...un discours émotionnel, intimiste, pacifié... féminin sans doute dans ce débat éminemment masculin, émanation d'une société profondément patriarcale. Et c'est bien ce qu'apporta Harriet Beecher-Stowe avec sa foi chrétienne immédiatement appliquée dans le texte et son jugement critique centré sur un Dieu qui, elle le savait depuis peu, n'était pas toujours juste. Combien d'Américains, au Nord comme au Sud, ne s'étaient tout bonnement jamais posé la question, en ce milieu de siècle, de savoir ce qu'était l'esclavage, comment il fonctionnait, et surtout, qui était l'esclave? Lorsqu'un système est en place depuis si longtemps, admis comme un legs et jamais officiellement remis en cause par les pouvoirs politiques, qui peut songer à intégrer à son quotidien une réflexion critique de ce qui semble être la norme? Ce roman, témoignage édifiant de la part de monstruosité que peut receler la norme, réveilla les consciences de millions d'Américains. Et le ton qu'il utilisa pour le faire ne fut ni celui de la haine ni celui de l'accusation, mais celui de l'observation objective des faits.

Harriet Beecher Stowe dit elle-même dans son introduction qu'il s'agit-là de "tableaux" montrant les deux « races » dans ce qu'elles ont de vrai et d'authentiquement différent, les Saxons "issus d'années de culture, d'ordre, d'éducation, d'éminence morale et physique", et les Africains, "issus d'années d'oppression, de soumission, d'ignorance, de labeur et de méchanceté". Son travail sociologique est très précis, inspiré de témoignages réels, découverts au fil de son expérience propre mais aussi de la lecture des « récits d'esclaves », qu'elle transforme en fiction; elle a en particulier lu le précieux récit de Josiah Henson (*The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada. Narrated by Himself*, Arthur D. Phelps, Boston, 1849), dont elle reconnaîtra s'être inspirée lorsqu'elle écrira *The Key to Uncle Tom's Cabin*. Elle ne fait aucune analyse psychologique de ses personnages mais les place en situation de crise et observe leurs choix. Même si elle fut élevée dans le Nord, elle sait de quoi elle parle.

A Cincinnati où elle vécut dix-huit ans, elle entra en contact avec *l'underground railroad* (chemin de fer souterrain), réseau d'aide aux esclaves fugitifs. Lorsque les manifestations racistes et anti-abolitionnistes firent rage dans les années 1830 et 1840 dans l'Etat de l'Ohio, lieu de passage des fugitifs du Sud vers le Canada, elle s'y opposa. Ses frères furent eux-mêmes très engagés dans la défense des journalistes abolitionnistes alors menacés (en particulier Edward Beecher qui tentera d'aider le propriétaire d'un journal abolitionniste, Elijah Lovejoy, lynché à mort par la foule en 1838) ; et elle écrivit des articles de presse qui allaient dans le sens d'une pacification du débat et qui défendaient les idées de son père, Lyman Beecher, pour un Etat africain libre et chrétien à offrir aux esclaves affranchis et donc, pour une émancipation des Noirs.

Mais après avoir perdu le dernier de ses sept enfants, et n'avoir produit que quelques articles et peu d'essais, après l'épouvante née de l'insurrection de Nat Turner, Harriet Beecher Stowe part s'installer avec sa famille dans l'Est. Elle prend alors ses distances par rapport aux abolitionnistes, y compris Garrison, ami de la famille et grand opposant à la colonisation en Afrique. C'est pour éduquer et sensibiliser ses six enfants, qu'elle commence à écrire les aventures de Tom. Elle a maintenant quarante ans et une excellente maîtrise de l'écriture. Elle a surtout derrière elle dix-huit ans d'observation quotidienne de *l'institution particulière* – comme on nommait alors l'esclavage - et la volonté de faire passer un message. La Loi sur les Esclaves Fugitifs (*Fugitive Slave Law*) de 1850 est le déclencheur dont elle avait besoin pour rendre public ses écrits. Réclamée à cor et à cri par les Sudistes afin de renforcer la loi de 1793, jugée trop souple et trop laxiste, cette nouvelle loi s'applique dans le Nord et officialise un peu plus l'esclavage en punissant tous ceux qui tentent d'aider les esclaves à fuir vers le

Canada ou qui les accueillent chez eux, en pays libre. Harriet Beecher-Stowe est révoltée par cette loi scélérate et l'utilisera, comme le reste de ses expériences, comme matériau d'écriture dans son ouvrage témoignage.

Les premiers chapitres de l'"histoire" sont publiés en feuilleton par son ami, le Dr. Bailey, de Washington, rédacteur du journal *The National Era* auquel elle a déjà contribué dans le passé. L'objectif est de montrer le système tel qu'il est: constitué de propriétaires sudistes bons et généreux, de Noirs pervertis par ce système, de nordistes violents, de petites maîtresses angéliques et de maîtres cruels. Harriet Beecher-Stowe, et c'est là sans doute la clé de son succès populaire, représente tous les schémas humains possibles sans parti pris de départ, et offre au lecteur une vision-miroir de l'Amérique de 1852. Et parmi tous ces personnages, un symbole christique, Tom, l'esclave qui subit et pardonne. C'est sur ce point, cette "résignation toute chrétienne", que les abolitionnistes convaincus, Garrison en premier lieu, ne suivront pas Beecher-Stowe. Ils considéreront qu'il est trop facile de faire fuir les esclaves - ce qui est le cas de Little Harry et de sa mère Eliza - ou de les christianiser au point de leur faire pardonner le pire - ce qui est l'attitude de Tom - au lieu de les faire se révolter. Mais telle est la volonté d'Harriet Beecher-Stowe. Pour parler de l'esclavage, elle décrit ce qu'elle connaît et pour tenter d'y trouver un remède, elle prône ce en quoi elle croit: la rédemption. C'est le rôle qu'elle accorde au personnage du jeune maître Masr George, qui, même s'il arrive trop tard pour Tom, est là pour aider Cassy et Emeline à s'enfuir. Là est la rédemption: elle peut arriver tardivement, elle peut se manifester chez les Américains par une prise de conscience qui aurait lieu dans les années 1850, ce qui compte pour Harriet Beecher-Stowe, c'est qu'elle ait lieu. Mais le Dieu de Tom, qui pourrait bien être celui d'Harriet Beecher-Stowe, est injuste. Il autorise le système pervers incarné par Legree, le dernier maître de Tom qui le fouette à mort, il autorise l'existence de maîtresses injustes et hystériques comme Marie St Clare, justement nommée comme la mère du Christ...et c'est cette vision là d'une foi traversée par le doute qui plaira aux Américains de 1852. Tiré à 10 000 exemplaires la semaine de sa sortie, Stowe vendra 300 000 exemplaires de son ouvrage à la fin de l'année 1852. Les critiques de l'époque appelleront ce phénomène la "Tommania" (YELLIN, 1998 : 20

Les reproches

Une analyse approfondie de l'ouvrage serait nécessaire à la démonstration de l'évidente habileté avec laquelle Harriet Beecher-Stowe fait agir les Noirs sous le coup de l'instinct et leur accorde une conscience pure. Qu'ils soient bons ou mauvais, ils ne calculent pas leurs actes car il leur faut avancer pour survivre. Elle fait par contre longuement réfléchir les Blancs pour parvenir à des décisions souvent contestables. Leur âme est troublée, ils sont eux aussi, bons ou mauvais mais ont, en plus, à porter le poids d'un système esclavagiste qui les possède tout autant qu'ils le maîtrisent. C'est l'Amérique blanche et chrétienne qui doit réfléchir aux conséquences de ses actes. De cette approche tout à fait singulière de l'esclavage naîtront deux critiques majeures : celle du « primitivisme » avec lequel Beecher-Stowe semble percevoir la gestion instinctive du danger chez les Noirs et sa vision du déplacement des Noirs affranchis vers l'Afrique.

En effet, si les conséquences du système esclavagiste sont clairement présentées dans l'ouvrage (le malheur et les familles déchirées, le poids de la culpabilité [YELLIN : 1998 : 20]), les remèdes de type politique, eux, sont encore inconnus de l'auteure à l'exception de l'idée – très controversée alors – de l'implantation des Noirs affranchis sur la terre africaine. Garrison la met au défi de répondre à ses incohérences en lui demandant si elle n'est en faveur de la non-résistance que pour les Noirs:

Lorsque ce sont les Blancs qui sont réduits en poussière, le Christ ne justifie-t-il pas qu'ils prennent les armes et défendent leurs droits? Et lorsque ce sont les Noirs, le Christ leur demande-t-il d'être patients, inoffensifs et endurants [comme Uncle Tom]? (PHILLIPS, 1889 : 360).

Garrison écrit par ailleurs à propos du roman: « Ce travail, au moment de sa conclusion, comporte également des réflexions fort contestables concernant la colonisation Africaine, ce que nous regrettons » (PHILLIPS, 1889 : 362).

Garrison soutient ici que Stowe a tort de concevoir le retour des Noirs libres vers l'Afrique comme une solution au problème des races aux Etats-Unis... Il renvoie là à un débat qui fait rage dans les années 1850 parmi les abolitionnistes. L'idée d'une colonisation africaine germa dans les esprits d'hommes aussi éclairés que le père même d'Harriet Beecher-Stowe, et de bien d'autres pasteurs, mais aussi, et de manière totalement dévoyée, dans l'esprit de nombreux planteurs sudistes, désireux de préserver leur tranquillité. Elle donna naissance en 1816 à *The American Society for Colonizing the Free People of Color in the United States* (*Société Américaine pour la colonisation des Personnes de couleur affranchies aux Etats-Unis*), société qui fut dirigée par James Madison, président esclavagiste de 1809 à 1817 puis par Henry Clay, président des Etats-Unis élu en 1836, également esclavagiste. C'est à ces hommes-là que s'adresse en fait Garrison lorsqu'il s'attaque à Stowe. En 1832, à peine plus de 600 Noirs firent un chemin inverse à celui de leurs ancêtres, pour s'installer sur une bande de terre que les membres de la société avaient achetée et baptisée Liberia et qui devint le premier Etat libre d'Afrique. Alexis de Tocqueville parle ainsi de ce projet: "En 1820 la société dont je parle parvint à fonder en Afrique, par le 7° degré de latitude nord, un établissement auquel elle donna le nom de Liberia. [...] Des barbares ont été puiser les lumières de la civilisation au sein de la servitude et apprendre dans l'esclavage l'art d'être libre." (TOCQUEVILLE, 1845 : Tome I, 375) Le Liberia se développa finalement indépendamment des Noirs américains, bien que les 12 000 Noirs qui y furent déportés jusqu'à la guerre de Sécession soient à l'origine de sa prospérité. Dans l'ensemble les affranchis des Etats-Unis choisirent de faire leur chemin en Amérique et optèrent pour une intégration dans la culture américaine. Le projet qu'évoque Beecher-Stowe dans la conclusion de son roman est bien plus idéaliste encore et le reproche « politique » qui lui est fait peut paraître disproportionné, tant sa vision littéraire d'un état libre et chrétien pour les affranchis reste utopiste et métaphorique d'un Nouvel Eden chrétien.

Dès sa publication, l'auteure et l'ouvrage furent donc conspués par les sudistes, qui en contestèrent les sources et le fond. Harriet Beecher Stowe fut tenue de justifier l'existence de ses sources en écrivant en 1853 un second opus (*A Key to Uncle Tom's Cabin*). A cette violence-là, elle pouvait en effet s'attendre et elle y répondit de bonne grâce. Qu'elle eût à répondre de sa vision biblique d'un nouvel état chrétien pour les affranchis lui parut assez cohérent car elle avait bien souvent entendu son père le faire avant elle et n'avait pas assez de confiance dans cette Amérique des années 50, qu'elle ne connaissait qu'esclavagiste, pour croire en une éventuelle citoyenneté américaine pour les Noirs affranchis. Mais sur ce point également, elle se prêta au jeu de la polémique.

Ce qui reste difficilement compréhensible a posteriori est la critique au long court qui reste rattachée à cet ouvrage, et qui le fit d'ailleurs entrer dans le domaine du *mainstream* tout en en excluant son auteure. Cet ultime reproche, qui s'amorce chez Garrison lorsqu'il évoque Tom, mais qui devint structuré et argumenté dans les années 1970 (un siècle plus tard), est d'avoir contribué à la naissance de clichés dégradants pour la communauté noire. C'est peut-

être cette accusation « xénophobe » qui explique comment la mémoire de cette auteure, salie par l'Histoire, a finalement sombré dans l'oubli au XXe siècle.

Le livre, mais surtout les pièces de théâtre et autres ouvrages qu'il inspira dès sa publication est, en effet, à l'origine de plusieurs stéréotypes en lien avec les Afro-américains...mais il est totalement injuste d'affirmer que ces stéréotypes sont déjà à l'état brut présents dans l'ouvrage lui-même. Ils furent en effet développés après sa parution et les traits esquissés par HBS dans ce qu'elle nomme elle-même des « tableaux » – ne l'oublions pas - furent alors amplifiés à loisir. Ce sont les racistes sudistes blancs qui reprendront à leur compte certains personnages de Stowe et feront ainsi naître l'idée que l'écrivain était xénophobe. Comme l'écrit justement Frantz Fanon dans *Peau Noire, masques blancs* : « C'est le raciste qui crée l'infériorité » (FANON, 1952 :75). Sartre ne disait d'ailleurs rien d'autre lorsqu'il écrivait : « C'est l'antisémite qui fait le Juif » (SARTRE, 1954: 88-89). Dans les années 1970, les membres actifs de la communauté noire s'insurgeront à juste titre contre les stéréotypes raciaux qui avaient envahi l'Amérique depuis la guerre de Sécession. Mais c'est à tort et mus par une forme de xénophobie inversée qu'ils accuseront la romancière d'en être à la source, la marginalisant à leur tour et l'« infériorisant », pour citer Fanon à nouveau. On trouve un exemple de l'iniquité d'un tel fonctionnement dans l'usage que fait l'auteure, dans son titre même, d'une dénomination directement tirée de la culture slave, « Oncle ». L'« oncle », et c'est là un fait historique incontestable, était le personnage le plus vénéré des quartiers d'esclaves, ancien et respecté pour sa force et sa sagesse, ce qu'incarne en effet le personnage de Tom. Cette reconstruction familiale symbolique faite d'oncles, de tantes, de frères et de sœurs fut nécessaire à la survie des esclaves et se perpétue d'ailleurs dans la communauté afro-américaine. Une fois entré dans la culture populaire, après s'être frotté au racisme latent et quotidien, l'« Oncle » est en effet devenu un stéréotype, voire un argument publicitaire (*Uncle Ben's* est une célèbre marque de riz américaine), un concept coupé de son contexte, coupé de ses racines, un cliché donc dans toutes les acceptions du terme. Mais qui peut oser dire qu'Harriet Beecher-Stowe, parce qu'elle utilisa le mot « Oncle » dans son titre en 1852, voulut en amoindrir ou en dégrader le sens symbolique. Cela serait totalement absurde.

Reprenons les stéréotypes les plus fréquents qui lui sont reprochés, outre la création du personnage passif et christique de Tom – qui donna lieu, a posteriori toujours, à l'image du Noir asservi et faible, devenu le « coon » (noireau/négro) sous la plume des caricaturistes blancs du Sud pendant la ségrégation. On trouve chez Beecher-Stowe, et c'est la première fois que cela a lieu dans la littérature américaine, des personnages de femmes noires ayant des rôles principaux : la nourrice, imposante et maternelle, personnage que le cinéma et la littérature populaires reprendront et transformeront en stéréotype ; la jeune femme métissée désirée par le maître, qui mènera au stéréotype hyper-sexué de la femme noire, objet de désir, dans les films de la Blaxploitation des années 1970 mais aussi plus récemment dans le RAP ; l'enfant avec laquelle on s'amuse volontiers mais que l'on n'adopte pas. Le personnage de la petite fille noire Topsy inventé par Beecher-Stowe servira en effet de modèle pour la création des premières poupées noires aux Etats-Unis (années 1990), ainsi qu'aux divers personnages de petites filles noires dans le cinéma populaire comme Prissy dans *Autant en emporte le Vent* (MITCHELL, 1936). Harriet Beecher-Stowe avait authentiquement voulu faire de certains de ses personnages des héros de résilience, elle mit des mots et des images sur des réalités mais ne souhaita pas pour autant créer de modèles. La société américaine de l'image, elle, fit de ces portraits fictionnels des icônes éternellement rattachées à l'esclavage. Ce qui est réellement surprenant, c'est que de la galerie de portraits dessinés par Beecher-Stowe avec une égale application, aucun portrait de blanc ne demeure aujourd'hui présent dans la culture populaire américaine: ni l'infâme Simon Legree, ni l'épouvantable maîtresse Marie St Claire, ni le

brave Mast George n'ont traversé le temps... à l'image d'ailleurs de leur créatrice. Dieu sait pourtant qu'à eux seuls ils pouvaient incarner bien des stéréotypes ou donner lieu à bien des clichés. Or, seuls les personnages noirs ont été stigmatisés par l'Histoire... ce qui semble bien indiquer en effet que faire de personnages noirs les héros d'un roman populaire à succès, revenait en 1852 à sortir les Noirs d'une frange de la société américaine à laquelle ils appartenaient depuis toujours et dont ils n'auraient jamais dû sortir, c'est-à-dire la marge et le silence. Qu'une femme blanche tentât ainsi de faire bouger les lignes fut sans doute, de manière collectivement inconsciente – y compris au sein même de la communauté noire un siècle plus tard – suspect et finalement assez inacceptable. Une fois passé le succès populaire, une fois les principaux clichés « racistes » repris en boucle par l'industrie de l'image (cinéma de la Blaxploitation, publicité, jouets pour enfant, propagande politique...), l'entreprise originelle d'Harriet Beecher-Stowe disparut des mémoires, ainsi que son nom....

Juger de la valeur d'un ouvrage polémique et engagé en dehors de son contexte sociologique et historique est toujours délicat. *La case de l'Oncle Tom* n'occasionna pas la guerre, comme l'avait dit Lincoln sous forme de boutade, il ne parvint pas non plus à réunir Nord et Sud dans la rédemption d'un même péché, mais il délivra un témoignage précieux sur un temps et des mœurs très particuliers et surtout, il nous livre encore aujourd'hui de précieuses informations quant au regard que porte l'Amérique moderne sur les limites du canon littéraire, sur la norme et sur la marge.

BIBLIOGRAPHIE

- YELLIN Jean Fagan (1998), dir., ed *Uncle Tom's Cabin, Oxford*, Oxford University Press.
- TOCQUEVILLE Alexis (de) (1845) *De la démocratie en Amérique*, Tome I (rééd. Paris : Flammarion, 1981).
- PHILLIPS Wendell (1885), *William Lloyd Garrison, 1805-1879: The Story of His Life, Told by His Children*, vol. I, New York: The Century Company (reed.1889).
- FRANKLIN J.H. & MOSS Jr, Alfred A. (2004), *From Freedom to Slavery*, New York: Knops.
- BERNHARD, Virginia; BURNER, David; FOX-GENOVESE, Elizabeth; GENOVESE, Eugene D.; McDONALD, Forrest (1990) *Firsthand America : A History of the United States*, St. James, New York: Brandywine Press.
- FONER Philip S. (1950) *The Life and Writings of Frederick Douglass, Volume II, Pre-Civil War Decade 1850-1860*, New York: International Publishers Co., Inc.
- HENSON, Josiah (1849). *The Life of Josiah Henson, Formerly a Slave, Now an Inhabitant of Canada. Narrated by Himself*, Boston: Arthur D. Phelps.
- FANON Frantz (1952) *Peau Noire, masques blancs*. Paris: Seuil.
- SARTRE Jean-Paul (1954) *Réflexions sur la question juive*, Paris : Gallimard.
- MITCHELL Margaret (1936). *Gone with the Wind*, New York : Macmillan Publishers.

Pour citer cet article : GARRAIT-BOURRIER, Anne (2012), « Dissidences génériques et *gender* dans les Amériques », *Lectures du genre n° 9* : Dissidences génériques et *gender* dans les Amériques : 9-17.